



ALBERT VIDALIE

*L'Aimable-Julie,
Monsieur Charlot
et consorts*

LE DILETTANTE

*L'Aimable-Julie, Monsieur Charlot
et consorts*

DU MÊME AUTEUR

Romans

- C'était donc vrai*, éd. Julliard, 1952
Les Bijoutiers du clair de lune, éd. Denoël, 1954
La Bonne Ferte, éd. Denoël, 1955
Chandeleur l'artiste, éd. Julliard, 1958
La Belle Française, éd. Denoël, 1959
Le Pont des Arts, éd. Denoël, 1961
Les Verdures de l'Ouest, éd. Julliard, 1964

Nouvelles

- Cadet la Rose*, éd. Julliard, 1960
Les Hussards de la Sorgue, éd. Denoël, 1968

Théâtre

- Les Mystères de Paris*, d'après Eugène Sue,
revue *L'Avant-Scène théâtre* n° 102, décembre 1954
La Nuit romaine,
revue *Paris-Théâtre* n° 118, mars 1957

Albert Vidalie

*L'Aimable-Julie, Monsieur Charlot
et consorts*

préface de
Patrice Ducher

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture : Lucia Di Bisceglie

© le dilettante, 2010

ISBN 978-2-84263-643-2

Préface

À la recherche des neiges d'antan d'Albert Vidalie (1913-1971)

Après tant d'eau coulée sous *Le Pont des Arts*¹, qui se souvient aujourd'hui de cet écrivain-conteur, frère de lettres et de zinc d'Antoine Blondin, de Robert Giraud, de Georges Arnaud, de René Fallet, de Georges Brassens et de Serge Reggiani, entre autres, disparu le 18 juin 1971 et dont la gloire littéraire posthume reste à couronner, lui qui n'avait d'autre ambition que d'écrire pour son plaisir? Homme des bois égaré dans le béton des villes, il a mené sa carrière avec

1. Albert Vidalie, *Le Pont des Arts*, éd. Denoël, 1961.

désinvolture, en marge des cénacles littéraires, loin du style Nouveau Roman alors en vogue, touchant à tous les genres littéraires et artistiques : la chanson, la radio, le théâtre, le cinéma, la télévision et bien sûr le roman et la nouvelle. Qu'importe le flacon, pourvu qu'il y ait l'ivresse d'une histoire à raconter, un auditoire à tenir en haleine. Ce conteur fabuleux « vivait » sa littérature en essayant ses histoires sur ses amis, comme s'il était en répétition générale. Il avait le don de mélanger ses propres souvenirs à la Grande Histoire, avec un art subtil du détail, sans que personne ne sache bien démêler le vrai du faux. Quand il parlait de lui, il inventait un peu, il en rajoutait, question de style, mais son histoire, au bout du comptoir, exprimait toujours une vérité personnelle. « La véritable biographie d'un écrivain, ce sont ses personnages », disait Joseph Kessel. Il portait en lui des personnages qu'il avait connus dans le milieu bohème qu'il conte dans *Chandeleur l'artiste*² ou dans *La Bonne Ferte*³ ;

2. Albert Vidalie, *Chandeleur l'artiste*, éd. Julliard, 1958.

3. Albert Vidalie, *La Bonne Ferte*, éd. Denoël, 1955.

des personnages inventés, des brigands de grands chemins, tout un monde interlope venu du passé. À l'occasion d'une réédition des *Bijoutiers du clair de lune*⁴, Pierre Mac Orlan présentait, à sa manière, sa rencontre avec Vidalie : « La première fois, ce fut dans la forêt de Compiègne aux environs de l'année 1855 [...]. Cet hercule était coiffé d'un gibus déformé en accordéon. Son œil droit était protégé par un bandeau de soie noire. Le reste de son accoutrement appartenait à cette indigence vestimentaire qui, à cette époque, désignait les hors-la-loi à la vindicte publique⁵. »

Albert Vidalie portait à hauteur d'épopée la cuite la plus commune. Dans *Monsieur Jadis ou l'école du soir*, Antoine Blondin, en mémorialiste scrupuleux, a fait entrer définitivement son copain Vidalie dans la légende des saints buveurs de Saint-Germain-des-Prés, en racontant comment un soir, au Bar-Bac, Vidaloché devenu grognard d'Empire par la magie de l'évocation et plus sûrement sous l'effet du

4. Albert Vidalie, *Les Bijoutiers du clair de lune*, éd. Denoël, 1954.

5. Pierre Mac Orlan, avant-propos pour *Les Bijoutiers du clair de lune*, éd. du Club de la femme, 1965.

vin de Loire, transforma le bistrot de madame Blanche en champ de bataille, en battant la charge d'Austerlitz, devant un parterre médusé. On s'y croyait ! Cette même madame Blanche qui laissait parfois dormir Vidalie sur une banquette du bar, dans la petite salle du fond et venait le réveiller, le matin, quand elle partait à la messe à l'église de Saint-Germain-des-Prés. « Il y avait du franciscain chez ce franc-maçon, du chouan chez ce communal. Après avoir prêté des séductions désespérées à une époque illuminée par son retour de captivité, le colporteur de mots et de gestes se détourna du sens de la marche. Alors s'épanouit sa vocation de vétéran-né, d'homme de la veillée et du centenaire légendaire, dans le bruit apaisé des pendules de campagne, qui ne semblent battre qu'à reculons et ne plus marquer que l'heure qui a été. Il ne se souciait pas beaucoup de l'avenir, sinon comme un champ promis à la célébration rétrospective de l'instant présent, qu'il s'ingéniait à rendre mémorable⁶. »

6. Antoine Blondin, *Monsieur Jadis ou l'école du soir*, éd. La Table Ronde, 1970.

Né un an avant le premier conflit mondial, Albert Vidalie passa toute son enfance dans une banlieue parisienne au charme très bucolique. Son père ouvrier typographe parti au front, sa mère dut travailler très dur pour gagner leur vie, comme brocheuse-relieuse dans un atelier de Châtillon. Il fut alors confié à la tutelle de ses grands-parents. « J'ai vécu chez mes grands-parents dans une vieille maison au milieu d'un bois, jusqu'à neuf ans : ce sont les années qui marquent, qui décident de l'avenir d'un homme. Je vivais tout seul, sans amis, au milieu de bois et de jardins. Je me souviens d'un paysage enneigé : grand-père taillait ses poiriers dans un clos ; ma grand-mère faisait un feu, me posait une pèlerine sur les épaules et je restais près du feu pendant que grand-père taillait ses arbres et que grand-mère improvisait un repas, en faisant griller du lard ou des côtelettes. On mangeait dans ce paysage enneigé⁷ », se souvenait-il lors d'un entretien à la radiodiffusion française. Sa vie durant,

7. « Hommage à Albert Vidalie », France Culture, diffusé le 21 juillet 1971.

il gardera la nostalgie de ce paradis perdu de l'enfance avec, en héritage, les histoires merveilleuses que lui contait Victorine, sa grand-mère, dans le jardin potager de la rue de Clamart.

Enfant solitaire, pupille de la Nation à douze ans, ce fut dans les ouvrages brochés que lui ramenait sa mère Jeannette, le soir, qu'il trouva refuge et découvrit le pouvoir des mots. Il s'est ainsi constitué tout seul son bagage intellectuel, en écrivant des vers, en s'essayant au théâtre avec deux autres copains et en rêvant de littérature. Certificat d'études en poche, il quitta l'école pour travailler à son tour, dans la cave de l'atelier de brochure-reliure : « J'étais dans une cave. Une grande cave très vaste, très sombre, très basse. Au plafond il y avait quatre trappes. De temps en temps, elles s'ouvraient, il en coulait un peu de lumière, de la poussière, des papiers, des vagues, des monceaux de papier. Moi, j'étais dessous. Mon boulot, c'était de les entasser dans des grands sacs, avec les paquets de colle, les balayures et les rats crevés, ces papiers. La cave n'était pas éclairée. Il y avait juste le peu de clarté

qui pouvait entrer par la porte, à travers la poussière. Douze ans. Dix sous de l'heure. Dix heures de cave : une thune. Une semaine de cave : trente francs⁸. » Il traversa les années d'avant-guerre d'atelier en usine, découvrant la dure réalité des hommes et leur violence. Il n'était pas un ouvrier comme les autres. Trop rêveur, trop poète. « Si j'ai changé vingt-huit fois de métier, c'est parce qu'on m'a jeté à la porte. Je lisais trop : deux livres par jour⁹ », avait-il coutume de dire.

Aux poètes, il leur arrive toujours quelque chose, soit que l'aventure vienne spontanément à eux, soit qu'ils la cueillent pour la transfigurer, soit qu'ils l'inventent purement et simplement, auquel cas ils ont doublement du mérite. Un dimanche d'été 1939, il faisait très chaud à Fontenay-aux-Roses où Albert Vidalie venait de s'installer, avec sa jeune épouse Madeleine et leur petite fille Colette. Albert avait envie de manger un pot-au-feu, sa femme lui avait dit que ce n'était pas la saison mais lui fit tout de même la liste des

8. in *Le Pont des Arts*, p. 17.

9. Entretien avec Pierre Voldemar, *Bulletin de Paris* n° 63 du 24 décembre 1954.

commissions. « C'est simple, tu demandes un kilo de tous ces ingrédients : un kilo de plat de côte, un kilo de gîte, un kilo de pommes de terre, un kilo de carottes, un kilo de navets, du poivre. » Une fois chez l'épicière, emporté par son élan, Albert dévida la liste et, arrivé au poivre, insista pour en avoir un kilo. Rentré chez lui, il se fit engueuler pour le kilo de poivre qui avait ruiné tout le crédit que la famille Vidalie disposait dans cette épicerie. Sur ce, il reçut son ordre de mobilisation, s'en alla faire sa drôle de guerre (sujet de son premier roman, *C'était donc vrai*¹⁰), resta prisonnier cinq ans, en Haute-Silésie (période qui lui inspire un autre roman, *Les Verdures de l'Ouest*¹¹). À son retour de captivité, il rappela à sa femme qu'il était parti en laissant des dettes. Elle lui répondit que grâce à sa méprise, la famille avait pu vivre correctement pendant cinq ans, en faisant le troc du poivre acheté en grande quantité. Que faut-il croire dans cette histoire? Il n'importe. Elle est le moyen pour

10. Albert Vidalie, *C'était donc vrai*, éd. Julliard, 1952.

11. Albert Vidalie, *Les Verdures de l'Ouest*, éd. Julliard, 1964.

Vidalie d'exprimer avec pudeur les privations qu'avait endurées sa famille durant sa captivité et d'occulter les siennes...

À son retour d'exil, en juin 1945, il n'avait décidément plus le goût du travail manuel et il voulait vivre de sa plume : « J'avais perdu le goût et l'habitude de la pendule-pointeuse¹². » Ses poèmes qu'il transmit à la radiodiffusion française furent remarqués par le poète Jean Lescure, alors directeur du service littéraire, qui le fit entrer au 11 rue François-I^{er}. D'abord engagé pour occuper un poste administratif d'adjoint pour les lettres, on le sollicita très vite pour créer des fictions dramatiques. La radio était alors un art populaire qui avait besoin de talents neufs pour se développer. Roger Grenier, Yvan Audouard, Louis Sapin, Paul Guimard, François Billetdoux, comme lui, rêvant de littérature, se sont dirigés directement vers le micro au lieu de fonder des revues ou de faire le siège des maisons d'édition. En 1947, c'est son adaptation des *Raisins de la colère*

12. « Hommage à Albert Vidalie », France Culture, diffusé le 21 juillet 1971.

de Steinbeck qui révéla au grand public le talent de comédien du jeune Yves Montand, bientôt happé par le cinéma. Albert Vidalie fut un des auteurs les plus représentatifs de la radio des années cinquante et son œuvre radiophonique constituée de nombreuses adaptations de romans et d'œuvres originales (une soixantaine d'heures au total), mériterait d'être redécouverte car elle forme un ensemble cohérent avec son œuvre imprimée, recouvrant des thématiques communes, notamment les histoires de corsaires et de brigands au grand cœur.

Parallèlement à son activité à la radio, trop peu rémunératrice, Albert Vidalie s'était résolu à faire le rewriting pour *France Dimanche*, entraîné par ses copains Yvan Audouard, surnommé « ivoire aux dents » par Albert et Louis Sapin, dit Sapinette, tous deux très doués pour l'écriture de commande. Dans la salle de rédaction surchauffée, un jeune homme ciselait, dans son coin, ses formules chocs et ses traits d'esprit pour légender les photos ou titrer les articles du journal, c'était Antoine Blondin, autrement dit Blondin d'Amour.

« Je l'avais connu dans une salle de rédaction de la rue Réaumur, en un temps confus où l'expression n'avait guère plus de sens que salle d'eau ou salle de séjour. L'odeur de la forêt s'introduisit sur ses talons. Quand il se mit à écrire, il apparut qu'un oiseau s'était posé sur son épaule, venu du fond des siècles et des plaines, singulièrement celles du Hurepoix, qui trouvent leur ultime rivage sur les bords de Seine, à hauteur de la rue du Bac. Il écouta ce chant, l'aima, lui répondit¹³. »

Au bout de quelques semaines laborieuses penché sur son écritoire, Vidalie avait fini par éclater : « Moi, écrire des conneries pareilles, il n'en est pas question. » Ses copains décidèrent alors de glisser son nom chaque semaine sous plusieurs reportages pour qu'il passât tout de même à la caisse toucher un peu d'argent. Albert y allait, s'étonnant d'avoir touché du fric, sans avoir rien écrit. Travaillant de dix-neuf heures jusqu'à une heure du matin, cette bande de mercenaires de la plume ne rentrait pas se coucher mais

13. Antoine Blondin, *Monsieur Jadis ou l'école du soir*, éd. La Table Ronde, 1970.

partait faire du reportage d'investigation à la découverte du quartier, désormais à la mode, de Saint-Germain-des-Prés. De jeunes artistes (Yves Robert, les Frères Jacques, la Compagnie Grenier-Hussenot...) inventaient, dans de tout petits lieux, une nouvelle forme de spectacle mêlant chants, sketches et pantomime : le cabaret-théâtre était né. Très vite, la plume inspirée d'Albert Vidalie se détourna du journalisme pour collaborer aux spectacles montés au club de la Rose Rouge ou au cabaret de La Fontaine des Quatre Saisons dirigé par Pierre Prévert. Albert Vidalie prenait un vrai plaisir à écrire des dialogues de théâtre dans une veine parodique ou à proposer, pour ces mêmes spectacles, des chansons que mettaient en musique Jean Wiener, Stéphane Golmann ou Louis Bessières. Encouragé par le succès de ses petites formes, notamment *Terreur en Oklahoma*, *Les Images d'Épinal*, *Les Petites Filles modèles*, il poursuivit une carrière d'auteur dramatique, plus traditionnelle, notamment avec l'adaptation du roman d'Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, mise en scène en 1954 par Georges Vitaly au Théâtre

La Bruyère et surtout, en 1957, avec la création au Théâtre Hébertot de sa pièce *La Nuit romaine*, produite par l'audacieux patron de presse Pierre Lazareff, directeur de *France-Soir* et de *France Dimanche* et interprétée par Roger Hanin dans le rôle du condottiere.

Albert Vidalie, homme du peuple orgueilleux, avait l'ambition de faire de la littérature mais aussi de sortir de sa classe sociale, de « quitter sa cave », suivant sa propre expression. Lorsqu'il n'était pas à Fontenay auprès de sa famille ou dans son grenier pour écrire, il fréquentait assidûment « l'école du soir », où il n'apprenait pas grand-chose, sinon à cultiver l'amitié, dans une atmosphère de liberté qu'il n'avait jamais connue jusque-là. La vie intellectuelle et artistique de l'après-guerre à Saint-Germain-des-Prés, brillante, festive, noctambule, constitua pour Vidalie, qui n'avait pas fait ses universités, une véritable révélation. Il côtoyait là-bas de très nombreux artistes, des poètes comme Jacques Prévert, des peintres comme Robert Fonta. En ce début des années cinquante, il faisait partie d'un petit groupe littéraire constitué de René Fallet,

Louis Calaferte, Jean-Paul Clébert, Louis Sapin et dont le chef de file était Georges Arnaud, l'auteur du *Salair de la peur*. Ce dernier avait une grande audience. C'était la figure littéraire en poupe. Il occupait les colonnes des journaux presque quotidiennement, n'hésitant pas à donner le coup de pouce décisif en signant une critique élogieuse pour soutenir la sortie du bouquin d'un copain. Il s'était ainsi battu pour que Denoël éditât *Les Bijoutiers du clair de lune*. Ce deuxième roman d'Albert Vidalie, refusé par René Julliard, marquait sa véritable entrée en littérature, à l'âge de quarante et un ans, avec la reconnaissance des critiques et de ses pairs, comme Pierre Mac Orlan qui déclarait : « Albert Vidalie, à mon goût, est un des principaux écrivains nettement français de notre temps. Lui et Antoine Blondin sont de ce groupe aux éléments rares qui savent donner à un mot, à un paysage, à une silhouette le rayonnement imprévu qui permet de constater que la vie n'est pas exempte de lyrisme et que la poésie quotidienne est aussi difficile à comprendre que la saveur d'un morceau de pain, un détail secret